

# Gaspard Turin

## AFFORDANCES DE LA LISTE :

à quoi la lecture de liste engage-t-elle son lecteur ?

---

*RELIEF – Revue électronique de littérature française* 13 (1), 2019, p. 156-166

DOI: [doi.org/10.18352/relief.1041](https://doi.org/10.18352/relief.1041)

ISSN: 1873-5045 – URL: [www.revue-relief.org](http://www.revue-relief.org)

This article is published under a CC-BY 4.0 license

---

La notion d'affordance, héritée de la psychologie gestaltiste et en particulier de James J. Gibson, consiste à prêter à un objet une qualité de suggestion de sa propre utilisation. Peu ou pas utilisée en littérature, elle l'est parfois néanmoins pour rendre compte de certains tropismes de lecture par les spécialistes du design de l'information et de la rédactologie (Kavanagh et al.). Je postulerais, en suivant ces auteurs, que l'affordance textuelle présente un caractère opératoire lorsqu'elle est associée à certaines formes inhabituelles au sein de textes narratifs, en particulier la liste. Par la suite, il s'agira d'observer que la forme de liste manifeste une affordance qui lui est propre, que l'on qualifiera de sélective, due à son caractère graphique particulier, puis à sa qualité de ductilité qui la rend manipulable. En comparaison avec une affordance littéraire postulée comme intégrative (c'est-à-dire impliquant une lecture non cursive et appelant le choix, la hiérarchisation active du lecteur), il apparaît que la rencontre entre les pratiques de lecture de liste et de littérature tend à les opposer. Dès lors je tenterai de montrer que l'affordance de la liste littéraire consiste à suggérer sa propre utilisation : de la continuer ou de la réduire, en somme de la manipuler, d'en subir la contamination. Ainsi la liste produit-elle une implication particulière, de l'écriture à la lecture et, surtout, de la lecture à l'écriture.

### **De l'affordance et de son caractère opératoire pour la lecture**

Notion développée successivement par la psychologie de James J. Gibson (1979) et par la théorie du design de Donald A. Norman (1990), l'affordance :

désigne autant une potentialité qu'une contrainte d'un objet ou d'un milieu à signifier son utilisation pour un agent. L'affordance est une fonction « qui se montre » : comme une chaise « invitante » ou favorisant le fait de s'asseoir, par exemple. (Burger, 4)

Au fil du temps et des recherches, cette notion s'est élargie. Pensée au départ, selon une perspective de psychologie écologique, dans le sens restreint d'une action automatique, traitée en amont de toute conscience de l'utilisateur pour

l'objet utilisé<sup>1</sup>, l'affordance s'ouvre par la suite à un traitement de l'objet du monde par un sujet humain, au cours duquel celui-ci la perçoit et ne se contente pas de la subir automatiquement. Après Norman, dont le but est de conduire le designer à « indiquer à l'utilisateur comment interagir avec le dispositif » (8) auquel il a affaire, le statut de l'affordance est plus lâche mais aussi plus exploitable ; elle se contente d'« offrir de forts indices quant à la qualité opératoire des objets » (9). Norman précise d'ailleurs que l'affordance prend à ce stade la qualité d'affordance « perçue » (9), ce qui signifie qu'elle sera fondée sur une convention, apprise à travers un usage répété, conscientisé par l'utilisateur, plutôt que sur les propriétés intrinsèques des objets. L'affordance perçue « contraint » donc moins qu'elle ne « potentialise » ou « suggère », ce qui l'édulcore certes, mais la rend dès lors susceptible d'être exportée vers d'autres disciplines.

C'est dans ce cadre d'affordance perçue qu'Éric Kavanagh, Jacynthe Roberge et Isabelle Sperano ont proposé une exploitation de la notion portant sur des enjeux de langage, en particulier sur « l'activité de lecture » (§1) des textes, en proposant une typologie des affordances poussant un lecteur à faire un usage du texte déterminé par celui-ci. C'est sur ce développement de la recherche que je focaliserai mes réflexions, en suivant cette typologie dans les lignes qui suivent, car à ma connaissance cet article est aujourd'hui le seul à proposer une ouverture du concept d'affordance à l'objet texte. La liste, en tant que texte particulier – fragmentaire, discontinu, « pratique » plutôt que « littéraire » selon ses usages courants – engagerait son lecteur dans ces usages, qu'elle détermine : c'est le postulat que je défendrai ici.

### **Lecture de liste : une affordance sélective**

Si l'on veut parler d'affordance de liste, il faut la considérer, en amont de son statut de texte, comme un « objet ». Dans cette perspective, l'appréhension de la liste dépend de ce que Kavanagh, Roberge et Sperano appellent successivement « affordances du genre », « affordance des zones informationnelles » et « affordances micro-textuelles » (§29-32). Si le statut d'objet est au principe de cette typologie, c'est parce que l'affordance apparaît en amont du processus psycholinguistique de lecture. Tous les types d'affordances envisagés concernent un rapport à l'objet-texte qui est visuel, graphique, antérieur au déchiffrement du texte ou, concernant l'affordance micro-textuelle, relativement indépendant de celui-ci. Il serait par exemple possible d'imaginer que l'utilisateur d'un texte dont l'alphabet lui est inconnu serait touché par ses affordances de la même manière que s'il savait le lire, pour autant que celles-ci soient les mêmes que dans sa langue et qu'il ait été suffisamment exposé à leur usage.

L'affordance du genre consiste en une reconnaissance préalable du genre et des usages qu'il impose. On est alors au seuil du document. Pour les auteurs de l'article, genre et type de document participent des mêmes affordances : on n'aborde pas de la même manière un prospectus, un livre, une page web, etc. Il ne s'agit pas là de genres littéraires. On pourrait, dans une certaine mesure, conjuguer les observations de nos auteurs avec celles qui concerneraient de tels genres, en admettant que l'aspect extérieur d'un document à usage littéraire révèle en partie le genre dont il est le représentant, en amont de toute indication péritextuelle (épaisseur, format, édition princeps ou de poche, avec ou sans illustration de couverture, etc.). Mais en fait, c'est précisément parce qu'il précède la question du genre littéraire que ce niveau d'affordance nous intéresse. Maintenir la notion de genre au niveau du type de document plutôt que du texte permet de conserver un regard étendu sur la liste, dont la manifestation est bien sûr fréquente dans tout type de production textuelle.

L'affordance du genre de la liste est liée à son aspect graphique : concernant la liste non littéraire, on admettra que celle-ci se présente « de haut en bas » (Sève 2010), selon une composition graphique verticale, chaque item étant séparé des autres par un passage à la ligne. Certains documents, parmi les plus courants de ceux qui exploitent la forme-liste (menu de restaurant, annuaire, dictionnaire, page de moteur de recherche) se présentent essentiellement sous cette forme. Ils nourrissent alors l'horizon d'attente de leur utilisateur, en prévision de leur usage et de leur lecture. C'est à ce stade, antérieur à tout déchiffrement textuel de la liste, qu'apparaît l'affordance fondamentale de la liste, que l'on qualifiera de sélective, et dont le développement impose par la suite une lecture de nature consultative. Lorsqu'un document est reconnu comme un appartenant à un genre dont la présentation par liste constitue l'ordinaire (et est donc attendue), cela signifie que l'usage d'un tel document servira à la consultation et non à une lecture cursive ou complète – j'y reviendrai. Cette affordance sélective se précise lorsqu'on soumet la liste au deuxième point de la typologie.

L'affordance des zones informationnelles apparaît une fois que l'utilisateur dépasse le seuil du document. Ce type d'affordance est spécialement pertinent dans le cas d'une lecture à l'écran, parce que les écrans présentent une complexité cognitive particulière (Rieffel, 184-186) où de telles zones sont très diverses : « titre, tableau, liste à puces, figure, photo, illustration, vidéo » (Kavanagh et al., §29), etc. À ce stade, c'est la visualisation de la liste qui permet sa reconnaissance et son affordance sélective, en particulier lorsqu'elle est munie de puces, de tirets ou lorsqu'elle est numérotée.

Dans ce type, la liste présente une affordance différente selon qu'elle apparaît ou non dans un texte littéraire. Dans le second cas – d'une zone informationnelle sous forme de liste, appartenant à une page web, un document administratif, un panneau d'affichage, etc. – l'affordance sélective poussera l'utilisateur à traiter l'information selon des critères conjoints de concision et de séquentialité. Ces critères s'explicitent par la dynamique qu'ils exercent les uns sur les autres : les items, à la morphologie comparable (condition la plus économique de la concision), tendent à fournir un équilibre quantitatif de contenu (égalité ou forte similitude de l'apport informationnel quantitatif). Leur séquentialité implique une séparation qui permet leur comparaison et confirme cet équilibre.

Ce n'est pas de simples propriétés objectives de la liste qu'il s'agit ici, mais bien d'une affordance : une liste, avant même qu'on en « lise » le contenu, suggère à l'utilisateur d'envisager l'information qu'elle délivre sous ce double critère de concision et de séquentialité, et non selon d'autres critères (par exemple de coordination, d'argumentation, de narration). L'affordance sélective se confirme dès lors, parce qu'elle est induite par de tels critères, qui impliquent le pointage de chaque nouvel item et, par là, une prise de distance face au texte, un départ de celui-ci – qui peut éventuellement prendre la forme d'un aller-retour en cas de sélection multiple. Non qu'il soit impossible de lire une liste en entier, de bout en bout. Cela dépend de sa longueur ; il est évident qu'une liste résultant d'une requête simple sur un moteur de recherche ne permettra pas à son utilisateur de prendre connaissance des 17 millions d'entrées qu'elle affiche. En revanche certaines listes courtes impliquent bel et bien une prise en compte de l'ensemble de leurs items. Prenons l'exemple d'un panneau autoroutier indiquant les villes de Genève, Annecy, Chambéry, Turin, Milan et Albertville. Même dans ce cas, la liste présente une affordance sélective poussant à la lecture de consultation. Si mon parcours me mène en direction de Milan, la lecture de cette liste se présentera sous la forme d'une sélection au travers de laquelle l'item « Genève » ne me sera d'aucune utilité et donc se verra défaussé au moment même du processus de lecture.

S'agissant d'un document littéraire, les zones informationnelles présentent moins de variété mais existent tout de même. Devant une pièce de théâtre écrite, un recueil de poésie, un roman, les zones de texte présentent des propriétés graphiques récurrentes, parmi lesquelles on peut citer par exemple les didascalies, la forme versifiée<sup>2</sup>, les paragraphes. Si l'on admet qu'un texte littéraire (canonique du moins) ne se présente pas essentiellement sous forme de liste, dans le cas où elle apparaît au sein d'un tel texte, elle le fera de manière intrusive, en parasite.

Pour décrire une telle intrusion, il faut rendre compte du troisième type d'affordance, dite « microtextuelle », parce qu'il se mélange au précédent. Une liste tient d'ordinaire sa reconnaissance à sa qualité de « zone informationnelle » ; le texte littéraire présente lui aussi ses zones propres, mais au sein de celles-ci, il est possible qu'apparaisse une liste qui ne se comporte pas graphiquement selon ses modalités de reconnaissance habituelle (en particulier parce qu'elle ne se présentera pas « de haut en bas » mais suivra la composition du texte). Si, à la lecture d'un paragraphe de roman, apparaît une liste, elle sera perçue comme parasitant la zone dans laquelle elle se trouve, et créera un conflit de lecture, plus ou moins bénin selon sa longueur. Dans une liste courte, l'affordance microtextuelle sera relativement inoffensive : elle rejoindra d'autres types de « comportements de bifurcation » (Kavanagh et al., §31) induits par la présence, par exemple, de connecteurs argumentatifs (un « d'un côté » appelle un « de l'autre » dont l'œil vérifiera la présence en aval de sa lecture avant de la poursuivre). En la reconnaissant, le lecteur ira dénombrer en un survol rapide le nombre de ses items et repérer la clôture de la liste, matérialisée parfois par un « etc. ». Face à une liste longue, le processus de lecture cursive est enrayé de manière plus sérieuse par cette longueur, qui menace la lecture d'interruption, dans la mesure où elle n'est plus fondée sur un principe anaphorique conjonctif. Ce danger est bien perçu par Philippe Hamon, qui assimile la liste au sein de l'œuvre littéraire comme un « kyste textuel radicalement différent », une « atteinte à la stabilité de l'énoncé » (13). L'une des conséquences de l'affordance de liste en milieu littéraire apparaîtra éventuellement à cette occasion, qui consistera à « sauter » la liste pour reprendre ensuite une lecture cursive.

### **Lecture littéraire : une affordance intégrative**

On voit bien, à ce stade de la réflexion, que de telles observations devraient appeler à la description d'une sorte d'affordance littéraire générale, par laquelle le lecteur serait conditionné à une expérience de lecture particulière du texte littéraire et à quoi l'on comparerait l'affordance sélective de la liste. Évidemment, une telle description demanderait une étude à part entière. Toutefois on pourrait ici en poser quelques bases, en rappelant les travaux de quelques théoriciens de la lecture littéraire, notamment dans les domaines de la didactique ou de la sociologie. Ainsi on observe une convergence chez de nombreux auteurs quant au fait que la lecture littéraire engage le lecteur de manière profonde, touchant jusqu'à son identité propre. Les constats de Bernard Lahire (« La lecture permet d'élaborer-réélaborer les schémas d'expérience et les identités », 164), de Vincent Jouve (« la lecture d'un texte est toujours en même temps lecture du sujet par lui-même », 105), d'Annie Rouxel (« Les phénomènes

d'identification ou les liens tissés avec les personnages sont des expériences par lesquelles se forge ou s'affirme la personnalité du sujet lecteur », 144), ou encore de Pierre Bayard, pour qui la question de l'identité du lecteur se fonde sur un « livre intérieur », « objet fantasmatique en quête duquel vit tout lecteur » (83), parmi d'autres, vont dans ce sens.

À cela, il faut ajouter que les théories classiques de la réception, de Wolfgang Iser à Umberto Eco (également parmi d'autres), proposent une modélisation de l'acte de lecture ou de l'instance de lecteur qui se caractérisent systématiquement par une forte collaboration. On se souviendra notamment que, pour Eco, cette collaboration passe, pour le lecteur, par la reconstruction d'un « Auteur Modèle » (77-83). Pour Michel Picard, cette collaboration passe par un jeu complexe, au cours duquel le sujet, pour se construire, doit accepter de jouer selon un certain nombre de règles. En particulier, s'agissant de la lecture littéraire, cette collaboration semble plus propice au *game* qu'au *playing* (1986, chap. 6), Picard reprenant ici la distinction opérée par Winnicott entre le jeu encadré par la règle et le jeu comme activité pure.

Un tel tour d'horizon (bien trop rapide évidemment) permet de conclure qu'une affordance de lecture littéraire devrait pouvoir se comprendre dans un cadre de collaboration qui engage la personnalité du lecteur et le récit de vie qu'il se construit ; elle se doit d'amener à une pratique de lecture globalisante. Un tel cadre n'impose plus exactement, aujourd'hui, de considérer la lecture littéraire comme tenue de respecter à tout prix l'exhaustivité de l'œuvre (on peut, après tout, « parler des livres que l'on n'a pas lus »), néanmoins l'expérience littéraire reste une expérience de centralisation et d'unification. C'est sur ce besoin de centralisation qu'il faut indexer le rapport du lecteur à l'Auteur Modèle. Au-delà des théoriciens de la réception, les didacticiens de la lecture littéraire, en particulier lorsqu'ils se penchent sur le phénomène de sa compréhension, ont également remarqué que le caractère littéraire d'un texte se mesure au rapport qu'il entretient avec la totalité qu'il présuppose, notamment dans un cadre narratif. Le « propre de la compréhension la plus étendue » d'un texte littéraire, c'est d'« obliger[r] à considérer le texte dans sa globalité » (Vandendorpe, 175). Ce constat tend également à ramener la lecture littéraire à un parcours dans le texte qui soit, à l'image du canon moderne, coordinatif, narratif, pourvu en somme des commencement, milieu et fin que toute bonne composition littéraire se doit d'adopter depuis Aristote. Il ne serait donc pas hors de propos de postuler l'existence d'une affordance intégrative, s'agissant des conditions d'utilisation que suggère le texte littéraire à son lecteur.

### Listes littéraires : quelques exemples

On voit d'emblée qu'une telle affordance s'oppose à celle, sélective, de la liste. Reste dès lors à envisager la conséquence de cette opposition, pour tâcher de comprendre en quoi l'affordance de liste engage une action particulière de son lecteur lorsque celui-ci y est confronté dans le cadre d'une lecture littéraire, où cette opposition s'affiche. Cette conséquence me semble la suivante : en remettant en question la collaboration et la globalisation ordinaires imposées par le texte narratif, la liste offre au lecteur de quitter les rivages connus, balisés, de sa lecture. Par sa ductilité, elle suggère de quitter le *game* pour le *playing*, le *telos* pour l'errance.

Je proposerai, au terme de ma réflexion et pour renseigner ce constat, une série volontairement erratique d'exemples d'usages de la liste. Cette série illustre le caractère quasiment infini des corpus à disposition ; ces exemples illustrent chacun à sa manière une conséquence de sa lecture. On verra que ces derniers, bien que témoignant d'activités très différentes, passent tous par une forme de manipulation de la liste (par retranchement ou par ajout d'items, par revalorisation ou dévalorisation du texte), et que cette manipulation apparaît propre à la prise en compte des deux affordances dont il a été question, dans une perspective qui soulève une aporie : comment, en effet, conjuguer sélection et intégration ?

Le premier exemple porte sur une anecdote de traduction. Dans son célèbre roman *Le Nom de la rose* (1980), Umberto Eco a considérablement laissé se développer sa propension à l'énumération (héritée de sa pratique des textes médiévaux). À l'occasion d'une traduction, le texte étant trop volumineux, on lui demande de couper dans les listes. Il s'exécute de mauvaise grâce, déplorant ce qu'il appellera par la suite une « perte sèche » (2009, 122). Il est significatif que les lieux du roman où les coupes se font de préférence soient ceux où le texte était déjà, en quelque sorte, prédécoupé.

Le deuxième exemple, nettement plus ancien, est relatif à un double phénomène de lecture professionnelle, de réédition d'abord, puis à nouveau de traduction. Devant le succès que rencontre son *Gargantua*, Rabelais reprend son texte entre la première et la dernière édition qu'il verra paraître (dix, entre 1534 et 1553), et notamment son chapitre XXII, une longue liste de 145 jeux. Ce chiffre, au fil du temps, s'étoffera pour atteindre 217 jeux (143, note 6). Mais l'inflation ne s'arrête pas là, puisque le premier traducteur allemand de Rabelais a lui-même rallongé cette liste de de 372 (!) nouveaux noms allemands de jeux de cartes et de danses ; le premier traducteur hollandais s'en est, quant à lui, tenu plus sagement à un ajout de 63 items (Bakhtine, 125). Les pratiques liées à la liste changent avec le temps (retranchements pour Eco, ajouts pour Rabelais),

mais on voit qu'il s'agit toujours du même lieu du texte où sa manipulation s'exerce le plus visiblement.

Le troisième exemple concerne un autre type de pratique professionnelle de la lecture, la mise en scène théâtrale. Lorsque Valère Novarina publie *La Chair de l'homme* en 1995, sa pièce compte de très nombreuses et parfois gigantesques énumérations. L'une d'elles comprend 350 interventions successives de près de 400 personnages. Or cette énumération réapparaît trois ans plus tard dans *L'Opérette imaginaire*, qui propose une version pour la scène de *La Chair de l'homme*. Dans cette nouvelle version, la liste se trouve écourtée à 291 interventions (Suter, 155), pour un bénéfice pratique liée à la performance des acteurs – destinée, en fait, à rendre cette dernière tout simplement possible.

Le quatrième exemple porte sur une situation où la lecture d'un écrivain par un autre engendre une réponse du second au premier. Dans son *Roland Barthes par Roland Barthes* en 1975, l'auteur inclut une double liste de ses goûts et dégoûts, sous le titre « J'aime, je n'aime pas » (692). Quatre ans plus tard paraît, en revue, un texte de Georges Perec intitulé « J'aime, je n'aime pas. Pour continuer la série... », dans lequel un très grand nombre d'indices pointent ostensiblement vers la double liste de Barthes (Turin 2018), sans pour autant qu'elle en soit une simple reprise mais, comme son sous-titre l'indique, parce qu'elle en figure la continuation. Évidemment, le phénomène de reprise d'un texte par un autre sous forme de métatextualisation peut concerner des productions narratives (*Meursault, contre-enquête* de Kamel Daoud par exemple). Mais ici, c'est très clairement le format de la liste qui appelle Perec à poursuivre ce qui lui apparaît comme un geste de Barthes, plutôt qu'un contenu (re)valorisable.

Je donnerai ci-dessous d'autres exemples, volontairement en vrac, qui impliquent généralement la remise en question du statut (complet, nécessaire, déterminant) de la matière du texte littéraire, au sein même d'objets textuels à vocation littéraire.

Dans *Salle d'embarquement* de Jérôme Game (2017), nous suivons un jeune cadre très occupé à sillonner le monde pour affaires et à aggraver son bilan carbone. En attente, en transit dans des terminaux d'aéroport, le personnage est submergé par des listes (de marchandises en vente, de destinations, d'indications logistiques, de chaînes de télévision, etc.) souvent présentées dans le texte d'une manière typographiquement originale : s'effaçant, se superposant à d'autres séquences textuelles, sous forme de nuages de mots... En travaillant cette illisibilité, Game met le lecteur en face d'une responsabilité, tout en lui suggérant de laisser la liste se perdre dans la pléthore et le gaspillage qu'elle évoque formellement dès le départ. C'est le non-événement constant qui



prévaut : l'information que la liste affiche cesse d'être informative au premier chef, finissant par informer plutôt de la non-nécessité de l'information véhiculée par les items singuliers.

Dans *Œuvres* (2002), Édouard Levé propose une série de projets artistiques non réalisés – leurs idées remplacent leurs réalisations, projet dont témoigne le premier item de cette liste :

1. Un livre décrit des œuvres dont l'auteur a eu l'idée, mais qu'il n'a pas réalisées.
2. Le monde est dessiné de mémoire. Des pays manquent, des frontières changent.
3. La tête de Proust est dessinée sur une page d'*À la recherche du temps perdu*. Les mots que rayent le contour de son visage forment une phrase grammaticalement correcte.

Ce FRAC en vrac n'a virtuellement pas de fin : d'autres œuvres pourraient y figurer, sont appelées à y figurer. Guy Bennett, dans *Œuvres presque accomplies* (2018), poursuivra ce projet tout en se l'appropriant : ainsi, en plus des œuvres presque accomplies en question, figurera dans son livre une liste d'auteurs « à (re)lire pour CEI » (36) dans laquelle, outre Schwob, Borges ou Pessoa, figurera Levé.

Dans *Remise de peine* (1988) de Patrick Modiano, un narrateur à la recherche des traces de son père propose au lecteur une liste d'une trentaine de garages du XVII<sup>e</sup> arrondissement, au sein de laquelle l'un d'eux pourrait probablement devenir un indice de l'enquête. Mais lequel ? Personne ne le saura, « et toutes ces années n'auront été, pour moi, qu'une longue et vaine recherche d'un garage perdu » (83-84). Le lecteur est ici laissé au seuil de l'indice et en prise avec l'ensemble de la liste, à la porte de laquelle l'enquête s'arrête – on pourrait dire que l'enquête est confiée à la liste. L'incertitude remplace le travail ordinaire de l'enquête, dans la mélancolie d'un listage valant avant tout pour lui-même.

Etcétera – ces îles littéraires, dont la visite ne peut se faire que de manière erratique, indiquent l'archipel en quoi la liste transforme le continent littérature.

## Conclusion

Ces exemples montrent à quel point la liste prête le flanc à sa propre transformation, comme si elle demandait à être écourtée, rallongée, défaits de sa valeur informative au profit du geste même de listage. Cette tendance s'explique par la rencontre, et la collision, des affordances de sélection et d'intégration. Car dans la mesure où une affordance est une contrainte, l'interférence de deux contraintes contradictoires entraîne naturellement l'exercice d'une liberté. Celle qui consiste à pousser l'affordance sélective au point de supprimer de la liste à peu près tout ce que l'on voudra ; celle qui consiste à pousser l'affordance intégra-

tive au point de rallonger la liste potentiellement jusqu'à l'infini (le texte de Perec cité plus haut se termine sur une virgule : la liste n'est pas close, elle appelle à la reprise par un lecteur ultérieur, invité à faire état de ses propres goûts et dégoûts) : en somme, de suggérer son prolongement à travers sa lecture. Il résulte de l'ensemble de ces observations que la liste, en milieu littéraire, engage à des pratiques plus proches de l'écriture que de la lecture. Lire la liste, c'est paradoxalement se soumettre à une liberté – faire valoir ce pouvoir de lecture trop souvent oublié, celui de la création.

## Notes

1. Chez Gibson, l'affordance concerne au premier chef l'animal dans son environnement : « The affordances of the environment are what it offers the animal, what it provides or furnishes, either for good or ill » (119). « It is equally a fact of the environment and a fact of behavior » (129).
2. Certains travaux de Guy Bennett (2018), proposant des poèmes floutés (au déchiffrement impossible) mais néanmoins identifiables comme tels, jouent sur ce type d'affordance.

## Ouvrages cités

- Mikhail Bakhtine, « The role of games in Rabelais », *French Yale Studies*, 41, 1968, 124-132.
- Roland Barthes, *Roland Barthes par Roland Barthes*, dans *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Seuil, 2002 [1975].
- Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, Paris, Minuit, 2007.
- Guy Bennett, *Œuvres presque accomplies*, trad. Frédéric Forte, Bordeaux, L'Attente, 2018.
- Marcel Burger, « Entre affordance et multimodalité : de nouveaux enjeux pour l'analyse des discours du digital », *Cahiers de l'ILSL*, 55, 2018, 3-24.
- Umberto Eco, *Lector In Fabula*, Paris, Grasset, coll. « Le Livre de poche », 1985 [1979].  
– *Dire presque la même chose*, trad. Myriem Bouzaher, Paris, Grasset, 2009.
- James J. Gibson, *The Ecological Approach to Visual Perception*, New York, Taylor & Francis, 1979.
- Philippe Hamon, *Du Descriptif*, Paris, Hachette, 1993.
- Vincent Jouve « La lecture comme retour sur soi : de l'intérêt pédagogique des lectures subjectives », dans Annie Rouxel et Gérard Langlade (dir.), *Le sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, PUR, 2004, 105-114.
- Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Pluriel, 2001.
- Édouard Levé, *Œuvres*, Paris, P.O.L., 2002.
- Éric Kavanagh, Jacynthe Roberge et Isabelle Sperano, « Typologie exploratoire des affordances textuelles », *Pratiques*, 2016, 171-172.
- Patrick Modiano, *Remise de peine*, Paris, Seuil, 1988.
- Donald A. Norman, *The Design of Everyday Things*, New York, Doubleday Business, 1990.
- Georges Perec, « J'aime, je n'aime pas », *Revue L'Arc*, 1979, 38-39.

- Michel Picard, *La lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986.
- François Rabelais, *Gargantua*, Paris, Champion, 1995.
- René Rieffel, *Révolution numérique, révolution culturelle ?*, Paris, Gallimard, 2014.
- Annie Rouxel, « Autobiographie de lecteur et identité littéraire », dans Annie Rouxel et Gérard Langlade (dir.), *Le sujet lecteur. Lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, PUR, 2004, 137-152.
- Bernard Sève, *De haut en bas. Philosophie des listes*, Paris, Seuil, 2010.
- Patrick Suter, « De l'illisibilité comme condition de la performance. Listes écrites et jouées chez Valère Novarina », dans Ambroise Barras et Éric Eigenmann (dir.), *Textes en performance*, Genève, MétisPresses, 2006, 153-167.
- Catherine Tauveron et Francis Grossmann, « Présentation », dans Catherine Tauveron et Francis Grossmann (dir.), *Comprendre et interpréter les textes à l'école, Repères*, 19, 1999, 3-8.
- Gaspard Turin, « J'aime, je n'aime pas. Connivences entre Perec et Barthes », *Fabula / Les colloques : Roland Barthes, contemporanéités intempestives*, 2018.
- Christian Vandendorpe, « Comprendre et interpréter », dans Claire Préfontaine et Monique Lebrun (dir.), *La lecture et l'écriture. Enseignement et apprentissage*, Montréal, Logiques, 1992, 159-181.